Traduire l'argot français : de Boris Vian à Morgan Sportès [1]

Dávid SZABÓ
Université Eötvös Loránd (ELTE), Faculté des Lettres, Budapest (Hongrie)
Département d'Études Françaises
Centre Interuniversitaire d'Études Françaises
szabo.david@btk.elte.hu

REZUMAT: Traducând argoul francez: de la Boris Vian la Morgan Sportès

Deşi, spre deosebire de adepţii a ceea ce Ladmiral numeşte obiecţie prejudicială, noi nu credem în intraductibilitatea limbajului, argourile se numără cu siguranţă printre acele aspecte ale limbilor care fac viaţa grea traducătorilor. În această lucrare, vom examina traducerile maghiare foarte recente a două romane franţuzeşti caracterizate printr-un limbaj argotic, dar foarte diferite în ceea ce priveşte funcţia şi autenticitatea argoului folosit: *Elles se rendent pas compte* (*Femeile nu-şi dau seama*, 2013), pastişă de Boris Vian publicată în 1950, sub pseudonimul Vernon Sullivan, în care autorului nu-i pasă de autenticitatea argoului utilizat, şi *Tout, tout de suite* ('Chiar acum'), roman cvasi documentar de Morgan Sportès, publicat în 2011, care încearcă să redea întocmai ceea ce lingviştii numesc *Français contemporain des cités* (FCC) ('Franceza contemporană citadină').

CUVINTE-CHEIE: *argou*, *traducere*, *intraductibilitate*, *Boris Vian*, *Morgan Sportès*



ABSTRACT: Translating French Slang: from Boris Vian to Morgan Sportès

Slang is certainly one of the aspects of language that are the most difficult to translate, even if we do not agree with those who consider language and slang as untranslatable. In this article, we will compare the Hungarian translations of Boris Vian's last novel published under the pseudonym of Vernon Sullivan, *Elles se rendent pas compte* ('They Do Not Realize') with Morgan Sportès' true crime novel, *Tout, tout de suite* ('Straight Away').
The main difficulty for the translator consisted in the first case in expressing in contemporary Hungarian the essentially playful French general slang used by Vian towards the end of the 1940's, while in the second case it lied in the need to finding a Hungarian equivalent for today's *français contemporain des cités*.

KEYWORDS: *slang*, *translation*, *untranslatability*, *Boris Vian*, *Morgan Sportès*

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

RÉSUMÉ

Même si, au contraire des adeptes de ce que Ladmiral appelle l'objection préjudicielle, nous ne croyons pas à l'intraduisibilité du langage, les argots font certainement partie de ces aspects des langues qui mènent aux traducteurs la vie dure. Dans ce travail, nous examinerons les traductions hongroises toutes récentes de deux romans français caractérisés par un langage argotique, mais bien différents en ce qui concerne la fonction et l'authenticité de l'argot employé : *Elles se rendent pas compte*, pastiche de Boris Vian publié en 1950 sous le pseudonyme de Vernon Sullivan, dans lequel l'auteur se soucie fort peu de l'authenticité de l'argot utilisé, et *Tout, tout de suite*, roman quasi documentaire de Morgan Sportès, paru en 2011, qui essaie de rendre fidèlement le français contemporain des cités.

MOTS-CLÉS : *argot*, *traduction*, *intraduisibilité*, *Boris Vian, Morgan Sportès*

1. Introduction

A *LANGUE* ET PLUS particulièrement les *locutions* figurent parmi les « intraduisibles » selon Georges Kassai qui fait référence au dictionnaire culturel allemand d'István Bart (Kassai, 2008 : 65). Cette constatation surprenante ne peut pas être interprétée sans tenir compte de ce que Jean-René Ladmiral appelle objection préjudicielle (Ladmiral, 1994 : 85-87), l'impossibilité théorique de traduire, dont un des arguments repose sur l'opinion selon laquelle *« il y a de l'intraduisible dans le langage »* (Ladmiral, 1994 : 96). L'idée de l'*« intraduisibilité »* du langage semble cependant un peu moins surprenante dans les cas où le traducteur doit faire face à un texte argotique ou, du moins, riche en argot.

Cela ne veut naturellement pas dire que nous ayons des doutes quant à la traduisibilité du langage voire de l'argot. Autre paradoxe, bien connu : *« la traduction est à la fois impossible et nécessaire »*, comme disait Derrida [2]. Nous dirons même : rien n'est traduisible et tout peut être traduit. Mais parfois, à défaut d'équivalents (argotiques), le traducteur ne peut s'en sortir que grâce à un jeu subtil de compensation, en s'éloignant du texte-source pour obtenir, paradoxalement, un texte-cible plus fidèle à l'original.

Dans cet article, nous examinerons le problème des équivalences et des compensations dans la (re)traduction hongroise toute récente de deux romans français caractérisés par un langage argotique, mais bien différents en ce qui concerne la fonction et l'authenticité de l'argot employé : *Elles se rendent pas compte*, pastiche de Boris Vian publié en 1950 sous le pseudonyme de Vernon Sullivan, dans lequel l'auteur se soucie fort peu de l'authenticité de l'argot utilisé, et *Tout, tout de suite*, roman quasi documentaire de Morgan

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

Sportès, paru plus de soixante ans plus tard, qui essaie de rendre fidèlement le français contemporain des cités (FCC).

2. Les Vernon Sullivan en hongrois

Ce sont les pastiches signés Vernon Sullivan qui ont apporté le plus grand succès à Vian durant la vie de leur auteur. Ajoutons tout de suite que Vian se faisait passer pour leur traducteur en attribuant généreusement leur paternité à Vernon Sullivan, auteur noir américain imaginaire qui n'aurait pas trouvé d'éditeur aux USA. Cette farce a été à l'origine d'un des plus grands scandales littéraires du XXe siècle valant à Boris Vian plusieurs condamnations et interdictions. Mais le premier Sullivan, *J'irai cracher sur vos tombes*, est devenu le best-seller de l'année 1947.

Vu l'insolence, la violence et l'érotisme de ces parodies de romans noirs, il n'est pas surprenant de constater qu'aucun d'eux n'a été publié en hongrois à l'époque communiste. Il fallait attendre l'année de la chute du régime pour la première édition hongroise du légendaire *J'irai cracher sur vos tombes* (1989) qui sera vite suivi par *Et on tuera tous les affreux* (1990), *Les morts ont tous la même peau* (1991), et *Elles se rendent pas compte* (1992).

Les traductions magyares des quatre romans signés Sullivan constituent un matériel d'autant plus intéressant pour les traductologues que chacune de ces œuvres a été retraduite (ou, du moins, retravaillée) dans un laps de temps relativement réduit et que trois titres sur quatre ont été modifiés pour les nouvelles éditions.

Dans ce travail, nous nous intéresserons plus particulièrement à la nouvelle traduction hongroise de *Elles se rendent pas compte* [3].

3. Pourquoi (re)traduire *Elles se rendent pas compte* ?

Quatrième et sans doute le moins connu des Sullivan, *Elles se rendent pas compte* a paru en 1950. C'est un roman moins noir et plus léger que les deux premiers Sullivan, sans les allusions raciales de ces derniers, qui n'a pas connu non plus le succès commercial de *J'irai cracher sur vos tombes.* C'est un polar écrit un peu vite, avec la lutte de deux frères contre des dealers et l'homosexualité féminine comme principaux thèmes, riche en scènes érotiques et sadiques, dont le langage abonde en argotismes. C'est loin d'être un des romans majeurs de Vian, cependant la volonté de le traduire se justifie, outre ses valeurs intrinsèques, par la popularité de son auteur en Hongrie et par le fait que c'est le livre qui boucle la boucle des Sullivan.

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

La première traduction hongroise est sortie en 1992 chez les éditions Láng Kiadó [4]. Dans cet article, nous nous intéresserons essentiellement à la nouvelle édition, parue en 2014, entièrement retraduite par I. Lőrinszky [5]. Mais pourquoi avait-on besoin d'une nouvelle traduction ?

Premièrement, pour éviter les malentendus. Ce n'est pas ce genre de méprise qui domine dans le texte, mais celles qu'on y trouve sont particulièrement gênantes. Pour ne donner qu'un exemple : l'expression *« un verre dans le nez »* a été traduite littéralement par « orrlyukba csúsztatott üvegdarab », c'est-à-dire « un bout de verre introduit dans le nez » (Vian, 1992 : 7).

Deuxièmement, la nouvelle traduction était justifiée par le grand nombre de sur-traductions caractérisant la première édition hongroise. Comme si le traducteur avait voulu être plus vianesque que Vian lui-même. Malgré l'abondance des solutions de ce type, nous nous contenterons ici d'un seul exemple. La phrase « Je m'en fous qu'il l'accompagne dans sa chambre, mais ça m'étonne de ne l'avoir jamais vu » a été traduit par « Persze valójában nem is az „ifjú pár a szobában, mit csodál ott magában" kérdés furdalta az oldalamat, hanem az, hogy a csodába, nem láttam még soha e gáláns lovagot. » (littéralement, « Ce n'était pas la question de savoir ce que le jeune couple pouvait admirer une fois seul dans la chambre, mais de savoir comment c'était possible que je n'avais jamais vu ce chevalier galant. ») (Vian, 1992 : 23). En dehors des éléments ajoutés, la phrase hongroise contient un langage moins neutre ainsi que des expressions imagées inexistantes dans l'original.

Non content d'ajouter des éléments à l'intérieur des phrases, le traducteur rajoutait au texte, à de nombreuses reprises, des phrases entières. « Je réussis à doubler Walcott. Je fonce et je rase son flanc gauche. Il a les foies. Ritchie lui lâche deux coups de pétard et je le rabats sur la droite juste avant le pont. » Ce passage de Vian de quatre phrases devient une séquence de onze phrases dans la traduction de J. Barabás : « Végre sikerült! Walcott mellé férkőzöm. Milyen szép is így egymás mellett! Szorosan. Megbökdösöm balról. Úgy látom, ideges. Elkelne alá egy ágytál. Ritchie nem sajnálja. Kétszer bedurrant az ablakon. Én taszigálom őket. A híd elé érünk. » (traduit littéralement : « J'y arrive enfin ! À me glisser près de Walcott. Que c'est beau d'être l'un à côté de l'autre ! Tout près. Je lui donne des coups du côté gauche. Il a les foies, à ce que je vois. Il aurait besoin d'un bassin. Cela n'émeut pas Ritchie. Il lâche deux coups de pétard par la fenêtre. Moi, je leur donne des coups. Nous arrivons devant le pont. ») (Vian, 1992 : 198). [6] Au moins trois ou quatre phrases ont été rajoutées ! Sans oublier que la segmentation a été complètement modifiée avec plusieurs phrases coupées en deux et des points transformés en points d'exclamation, solution qui pose également des problèmes traductologiques.

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

Malgré le fait que le traducteur de la première édition hongroise rendait, à nos yeux, assez bien le style vianesque, selon nos critères traductologiques du début du nouveau millénaire, sa traduction passe plutôt pour une adaptation et en tant que telle ne peut pas être considérée comme une solution acceptable (Oustinoff, 2012 : 4).

La traduction du titre – qui est toujours une question délicate – posait un autre type de problème. Le titre de la première édition hongroise (*És mindez a nők miatt!*, littéralement « Et tout ça à cause des femmes ! ») ne correspondait ni au titre français ni aux conditions imposées par le texte original où la phrase du titre (« Elles se rendent pas compte ») fait son apparition pas moins de sept fois. Par ailleurs, l'auteur de la première traduction magyare n'a fait aucun effort pour satisfaire à cette contrainte. Une traduction hongroise correspondant étroitement au titre français (par exemple, « A nők nem képesek felfogni ») ne plaisait, pour des raisons essentiellement stylistiques, ni à la traductrice ni à l'éditeur qui ont finalement opté pour *Ki érti a csajokat ?* (à peu près « On ne comprend rien aux gonzesses ») qui, certes, ne correspondait pas exactement au titre français, mais tout en ayant une signification assez proche, avait l'avantage de pouvoir figurer dans tous les contextes où Vian avait inséré le titre original.

N'oublions pas de mentionner une dernière raison pouvant légitimer une nouvelle traduction : le tome 4 de l'édition critique des œuvres de Boris Vian (2000 : 145-263) contenant, entre autres, *Elles se rendent pas compte*, n'est sorti qu'en 2000, huit ans après la première édition hongroise. Outre quelques corrections plus ou moins importantes, l'importance de l'édition critique établie par M. Lapprand s'explique par le fait que celle-ci reconstituait un texte original jamais publié auparavant car les premières éditions françaises avaient été sensiblement raccourcies par la censure.

Boris Vian a souffert de la censure à plusieurs reprises. Il suffit de citer ici l'interdiction de *J'irai cracher sur vos tombes* pour outrage aux bonnes mœurs ou de sa chanson antimilitariste légendaire, *Le Déserteur*. Dans le cas de *Elles se rendent pas compte*, il s'agit d'autocensure ou, plutôt, de censure indirecte. Vian faisait les épreuves du roman, selon toute probabilité, à l'époque du procès des deux premiers Sullivan. L'élimination de certains passages généralement sado-érotiques était sans doute pour lui une façon de protester non seulement contre la guerre, comme il le fait dans une note de bas de page [7], mais aussi contre l'hypocrisie des jurés.

Comme les raisons de ces protestations sont reléguées, de nos jours, au statut de faits historiques et que les passages supprimés ne choqueraient plus grand monde (en réalité, ils ne sont pas plus osés que de nombreux autres passages laissés à leur place), traductrice et éditeur ont décidé, à l'instar de M. Lapprand, de se servir pour la version hongroise du manuscrit original non censuré.

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

4. Analyse de la nouvelle traduction hongroise de *Elles se rendent pas compte*

Ce n'est pas un roman particulièrement difficile à traduire. Contrairement aux romans de Vian signés de son propre nom, les Vernon Sullivan ne sont pas riches en hapax, en créations typiquement vianesques. La principale difficulté est liée à la fréquence des termes argotiques. Celle-ci s'explique d'une part par le genre, le roman noir, d'autre part par l'âge et la nonchalance des protagonistes, issus de la jeunesse dorée de Washington. Boris Vian était censé traduire ce roman de l'anglo-américain, donc l'argot de *Elles se rendent pas compte*, à l'origine, aurait dû être du slang. Ajoutons tout de suite qu'à l'époque où Vian écrivait le dernier Sullivan, l'identité réelle de Vernon Sullivan n'était plus un secret pour personne. Donc, Vian n'était pas obligé de faire des efforts pour aboutir à un style américain à s'y tromper.

En français, il existe une grande tradition de littérature argotique, il suffit ici de faire référence à l'anthologie publiée par Jacques Cellard [8]. Certains écrivains comme Albert Simonin ou Auguste Le Breton, auteurs de polars classiques du milieu du XX^{e} siècle, sans oublier Alphonse Boudard, créent leurs textes dans un français argotique comme si c'était leur langue maternelle (Cf. Calvet, 1994 : 92-107). D'autres, par exemple, Morgan Sportès, dont nous parlerons ci-dessous, ou Thierry Jonquet, font des efforts considérables pour recréer le langage d'un milieu d'une manière authentique. Boris Vian ne fait partie ni du premier, ni du second groupe. Il n'est pas « tombé dedans étant petit », mais il n'essaie pas non plus de reconstituer fidèlement l'argot d'un milieu social donné. Il a dû écrire *Elles se rendent pas compte* très vite, et avec facilité, il utilise l'argot comme il respire, mais ce n'est pas l'argot de la pègre, mais plutôt l'argot commun que Vian lui-même devait utiliser tous les jours, enrichi de certains termes issus de l'argot traditionnel que l'auteur avait dû entendre çà et là. La fonction essentielle de l'argot dans ce roman de Boris Vian est la fonction ludique et non pas la fonction identitaire comme chez Simonin ou Boudard.

En matière de traduction d'un texte littéraire riche en argot, les principaux critères dont le traducteur doit tenir compte seraient, à l'instar du choix des équivalents des dictionnaires d'argot bilingues, le sens dénotatif et connotatif, l'époque, le milieu et la fréquence (Szabó, 2011 : 131). Autrement dit, outre l'obligation de trouver des argotismes ayant plus ou moins la même signification dans la langue-cible, la traductrice devait également veiller à faire correspondre les milieux d'utilisateurs et la fréquence d'utilisation. Vu que la majorité des éléments argotiques dans *Elles se rendent pas compte* relève de l'argot commun, il s'agissait essentiellement de trouver des argotismes hongrois relativement fréquents et pas cantonnés dans des

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

micro-argots cryptiques. Le critère le plus problématique était celui du temps : la traductrice et l'éditeur ont décidé de mélanger des termes relativement anciens et relativement récents pour rester fidèles à l'époque et assurer une bonne lisibilité.

Dans ce qui suit, nous analyserons les questions liées à la traduction d'éléments argotiques dans un extrait de *Elles se rendent pas compte* (Vian, 1984 : 73-74) :

> - Qui est à l'appareil ? je dis. Le Président ?
> - Pas de *conneries* [9], elle continue. Louise Walcott à l'appareil. Et je téléphone d'une cabine, pas question de *flics*, hein. Ces dix mille dollars, c'est pour quand ?
> - On s'en occupe, je dis.
> - Ça sera là avant cinq heures, ce soir ? elle demande. Parce que sinon, *ça va déménager*.
> - Vous êtes une vraie *salope*, je réponds.
> Et je repense à ces dix mille dollars… mais *sacré nom de* oui parfaitement, ils sont toujours sur la *bagnole*… ficelés à la colonne de direction avec du chatterton.
> - *Gaspillez pas votre salive*, dit Louise. Si c'est tout ce que vous avez à me dire, ça peut *rester au frais*. Sinon, on s'y met. Ça vous a déjà coûté une *bagnole*, et ça peut aller plus loin.
> - Ça ne fait jamais qu'une *bagnole* contre un chriscraft, je dis. Je suis encore gagnant. Et j'ai les dix *fafs*. Pas oublier.
> Tiens, on dirait qu'elle se met à *fumer*. *Je me marrerais* bien mais j'ai peur que ça me fasse mal à la tête comme tout à l'heure.
> - Espèce de petite *gouape*, elle fait, tâche de ne pas *faire l'œuf*, ou *gare à tes fesses*.
> - Je risque rien, je dis. Moi je suis hétérosexuel.
> Elle raccroche sec [10].

Ici, nous n'entrerons pas dans la problématique de la définition de l'argot, et, pour ratisser plus large, nous tiendrons compte de tous les éléments pouvant être considérés comme non conventionnels, qu'il s'agisse d'argot, de familier, de populaire, etc.

Dans le cas de « *connerie* », c'est toute la phrase qui a été traduite par une expression du hongrois courant, un peu familier, qui signifie à peu près « arrêtez de vous foutre de moi ». « *Flic* » a un parfait équivalent en argot commun hongrois sous la forme de « zsaru », mot issu du français « *gendarme* ». L'expression « *ça va déménager* » – qu'on peut attribuer sans doute à la créativité langagière de Vian – est rendue par une phrase construite autour du substantif familier courant « *balhé* » (« scandale »). « *Salope* » est traduit par le nom légèrement familier « *bestia* » (« garce »), précédé de l'adjectif épithète « *mocskos* » (« sale »). L'expression « *sacré nom*

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

de », considérée par l'édition de 2001 du *Nouveau Petit Robert* comme populaire, est hungarisée grâce au juron fréquent et pas du tout vulgaire « *a rohadt életbe* ». « *Bagnole* », vieux terme familier courant, devient « *verda* », un argotisme bien plus récent en hongrois. « *Gaspiller sa salive* » est rendu par la négation de la locution familière figée « *tépi a száját* » (« ne pas fermer sa gueule »), modifiée par l'adverbe « *feleslegesen* » (« inutilement »). « *Ça peut rester au frais* », qu'on pourrait considérer à la rigueur comme une utilisation créative d'une expression ayant une autre signification, est traduite par le terme tout à fait usuel « *csukva* » (« fermé »). « *Fafs* », un vieil argotisme, reçoit comme équivalent « *lepedő* », également un élément argotique ancien mais sans doute plus courant en hongrois que « *fafs* » ne l'est en français. Le verbe familier « *fumer* » est exprimé en hongrois par une locution familière véhiculant une image très proche : « *felforr az agyvize* », littéralement « avoir le liquide cérébral qui bout ». Un autre verbe familier courant « *se marrer* » est rendu en hongrois par un verbe courant qui n'a rien de non conventionnel. Autre terme familier français, mais plus rare et quelque peu désuet, « *gouape* », est traduit par un terme d'argot commun actuel, « *geci* » (« salaud »). « *Faire l'œuf* » devient aussi plus courant en hongrois grâce à la tournure familière « *adja a hülyét* ». « *Segg* » est un des équivalents de « *fesses* » qui « s'imposent » en hongrois pour des raisons de registre et de fréquence.

5. Un autre type de littérature argotique : Morgan Sportès

Après l'argot commun vianesque de la fin des années 1940, nous nous intéresserons à l'apparition d'un autre type d'argot – beaucoup plus récent – dans un texte littéraire : le français contemporain des cités dans *Tout, tout de suite* de Morgan Sportès.

Publié en 2011 et récompensé par le prix Interallié et le Globe de cristal du meilleur roman, *Tout, tout de suite* est un reportage-roman comparable à *De sang froid* de Truman Capote ou à *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, sans oublier le premier succès de Sportès lui-même, *L'Appât* (1990) ; il s'agit d'une sorte de croisement du roman policier et de l'enquête ethnographique. C'est la reconstitution pièce par pièce de l'histoire du gang des Barbares (2006). Contrairement à ses collègues écrivains, Capote et Carrère, Sportès essaie de retrouver, en dehors des faits et des motifs personnels, les cadres sociologiques qui se cachent derrière les événements. La reconstitution fidèle du langage des protagonistes, le français contemporain des cités (FCC), en est un des outils fondamentaux.

Tout, tout de suite est le premier roman de Morgan Sportès traduit en hongrois.

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

6. Analyse d'un extrait [11] de la traduction hongroise de *Tout, tout de suite*

À l'opposé de celui de Vian, l'argot qu'utilise Sportès dans ce roman, n'a rien de ludique, il s'agit essentiellement d'un argot à fonction identitaire. Le traducteur, ou plus exactement la traductrice, I. Lőrinszky, devait faire ici des efforts plus considérables pour rester fidèle à l'époque contemporaine et au milieu social – cette dernière tâche étant particulièrement délicate, vu que les cités multiethniques des banlieues des grandes agglomérations françaises n'ont pas de vrai équivalent en Hongrie.

> Yacef se cache. Il *balise* [12] : il craint que les autres ne *l'aient balancé*… Micmac interroge des *gamins* qui le connaissent. Bientôt informé par le bouche-à-oreille, Yacef, capuche sur le crâne, cache-nez masquant son visage, vient retrouver Micmac devant un hall de la cité du Cerisier. Ils s'enferment dans le local poubelles :
> - *T'as craché le morceau* aux *schmitt* ? demande Yacef.
> - Non, j'ai rien dit. Je n'ai pas donné ton *blase*…
> Yacef lui lance un regard soupçonneux. Il le soupèse, le calcule.
> - Mais maintenant, à cause de toi, *je suis dans la merde*, poursuit Micmac. J'ai perdu mon *boulot*, car les *flics* ont prévenu mon patron, à qui *j'ai piqué* la camionnette…
> - T'en fais pas, on va se refaire… On n'a pas eu de chance…
> - *J'suis à sec* !
> Micmac est énervé, le ton monte. […]
> A Mam', qu'il rencontre à son « bureau » le week-end suivant, Yacef dit :
> - On va remettre ça… Le prochain, il faut que ce soit un *Feuj*. Les *Feujs*, ça *a de la thune* [13].

Le terme d'argot commun « *baliser* » est traduit par un verbe d'argot commun sans doute un peu plus récent en hongrois, « *beparázik* ». Nous pouvons faire la même remarque à propos de « *balancer* » et « *felnyom* », de l'argot commun des deux côtés, mais le terme hongrois est plus récent. « *Gamin* » et « *kölyök* » sont des substantifs ayant plus ou moins le même degré de familiarité. « *Cracher le morceau* » et « *köp* » sont des éléments d'argot commun qui correspondent plutôt bien, d'autant plus que l'image évoquée (cracher) est la même, même si le hongrois se sert ici d'un seul verbe. Par contre, dans le cas de « *schmitt* », élément relativement récent caractéristique du FCC, la traductrice a choisi, faute de meilleur équivalent, le terme familier bien plus courant « *zsaru* ». Dans le cas de « *blase* », pourtant moins spécifique au FCC, elle n'arrive pas à proposer un équivalent non conventionnel, « *név* » étant tout à fait courant. « *Être dans la merde* » est rendu par une expression hongroise du même registre ayant littéralement la même signification. La correspondance entre « *boulot* » et « *meló* » semble aussi aller de soi. Bien que « *piquer* »

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

soit un argotisme nettement plus ancien que « *lenyúl* », nous pouvons faire ici la même remarque que dans les deux cas précédents. Néanmoins, le terme familier « *flic* » aurait pu être traduit par un équivalent non conventionnel et non par le substantif usuel « *rendőr* ». La locution « *être à sec* » est traduite par une expression familière équivalente mais sensiblement plus récente. « *Feuj* » est non seulement caractéristique du langage des cités, c'est aussi du verlan, un procédé spécifique aux argots français dont le FCC. Ici, la traductrice, obligée de proposer un argotisme plus ancien et autrement construit, se trouvait dans une situation doublement problématique : ni le FCC, ni le verlan n'ont de vrais équivalents en hongrois. Pour terminer, la construction « *avoir de la thune* », plus ancienne mais typique du FCC, a été rendue par l'adjectif d'argot commun « *vastag* » (« riche »).

7. En guise de conclusion

L'argot, de par sa subjectivité thématique et sa charge émotive, constitue un terrain particulièrement glissant pour les traducteurs. Cette constatation est vraie même dans le cas des romans de Boris Vian signés Sullivan où l'aspect ludique le remporte sur l'aspect identitaire ou cryptique de l'argot. Dans le cas de l'extrait analysé, la forte charge émotive de termes comme « *fafs* » ou « *gouape* » est évidente, ce qui ne facilite évidemment pas la recherche des équivalents, mais la vraie difficulté consistait à rendre dans une autre langue, le hongrois, qui n'a pas les mêmes traditions de littérature argotique que le français, un argot quelque peu désuet tout en conservant la lisibilité et l'humour du texte.

Le reportage-roman de Sportès donne encore davantage de fil à retordre au traducteur que le dernier Sullivan. Ici, l'auteur essaie de reconstituer l'argot d'un milieu social bien défini qui – ni le FCC ni le milieu des cités – n'a pas de vrai équivalent dans le contexte hongrois. Cela explique que dans certains cas, aucun équivalent non conventionnel ne peut être proposé (par ex., « *blase* ») ou que nous devons nous contenter d'un équivalent bien éloigné (citons le cas de « *feuj* »). Ces lacunes obligent le/la traducteur/traductrice à opérer un jeu subtil de compensations qui participe à la création, dans les deux cas examinés, d'un texte hongrois facile à lire et, malgré toutes les différences, fidèle à l'original.

NOTES

[1] Cette étude reprend d'une manière plus détaillée la communication prononcée le 4 septembre 2014 à l'Université Charles de Prague (« Traduire l'argot français ou le dernier des Sullivan », à paraître).

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

[2] Cité par Oseki-Dépré (2010 : 46).
[3] En ce qui concerne les conditions de l'élaboration des romans signés Sullivan et plus particulièrement de *Elles se rendent pas compte*, cf. la préface de Marc Lapprand dans Vian, 2000 : 147-153.
[4] B. Vian (1992). *És mindez a nők miatt!* Trad. J. Barabás. Budapest : Láng Kiadó.
[5] B. Vian (2014). *Ki érti a csajokat ?* Trad. I. Lőrinszky. Budapest : Cartaphilus.
[6] Pour les passages originaux voir Vian, 1984 : 9, 26, 184.
[7] « *Les points* [à la place des passages censurés] *représentent des actions particulièrement agréables mais pour lesquelles il est interdit de faire de la propagande, parce qu'on a le droit d'exciter les gens à se tuer, en Indochine ou ailleurs, mais pas de les encourager à faire l'amour.* » (Vian, 1984 : 93).
[8] J. Cellard (1985). *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*. Paris : Mazarine.
[9] Les mots et expressions pouvant être considérés comme non conventionnels sont en italique.
[10] Dans la traduction hongroise de I. Lőrinszky :
« – Ki beszél? – kérdezem. – Az elnök?
– Ne szórakozzon velem – mondja erre a hang. – Itt Louise Walcott. És telefonfülkéből beszélek, úgyhogy a zsarukat jobb, ha elfelejti! Mikorra lesz meg az a tízezer dollár?
– Dolgozunk az ügyön – felelem.
– Meglesz délután ötig? – kérdezi Louise Walcott. – Mert ha nem, akkor jó kis balhé lesz.
– Maga egy igazi mocskos bestia – felelem.
És megint azon a tízezer dolláron töröm a fejem... a rohadt életbe, hát persze, még mindig a verdában van a pénz... szigetelőszalaggal a kormányrúdra ragasztva.
– Ne tépje feleslegesen a száját – mondja Louise. – Ha ennyi az összes mondanivalója, nyugodtan csukva is tarthatja. Ma este találkozó Gayánál. Máskülönben akcióba lépünk. Egy verdája már ráment, és még jobban is megjárhatja.
– Ez még mindig csak egy verda egy Chris Crafttal szemben – mondom. – Még mindig én állok jobban. És nálam van a tíz lepedő. Hogy el ne felejtse.
Nahát, Louise Walcottnak mintha kezdene felforrni az agyvize. Szívesen elnevetném magam, de félek, hogy megint megfájdul tőle a fejem, mint az előbb.
– Te rohadt kis geci – mondja Louise –, ne add a hülyét, mert a segged fogja bánni.
– Nincs mitől tartanom – felelem. – Én heteroszexuális vagyok.
Lecsapja a kagylót. » (Vian, 2014 : 52-53).
[11] Sportès, 2011 : 69-70.
[12] Les éléments non conventionnels sont en italique.
[13] Dans la traduction hongroise de I. Lőrinszky :
« Yacef bujkál. Beparázott: attól tart, hogy a többiek felnyomták... Micmac kikérdezi a kölyköket, akik ismerik. A szájról szájra terjedő hírekből tájékozódó Yacef, fején kapucnival, arcán kendővel hamarosan találkozik Micmackal a Cerisier lakótelep egyik lépcsőháza előtt. Bezárkóznak a szeméttároló helyiségbe:
– Köptél a zsaruknak? – kérdezi Yacef.
– Nem, nem mondtam semmit. Nem adtam meg a neved...

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)

Yacef gyanakodva néz rá. Méregeti, vizslatja.
– Most viszont szarban vagyok miattad – folytatja Micmac. – Elvesztettem a melómat, mert a rendőrök szóltak a főnökömnek, akitől lenyúltam a furgont...
– Rá se ránts, helyrehozzuk a dolgot... Pechünk volt...
– Egy kanyi vasam sincs!
Micmac ideges. A vita eldurvul. […]
Amikor a következő hétvégén találkozik Mam'-mal az irodájában, Yacef kijelenti:
– Újra meg fogjuk próbálni... Legközelebb egy biboldó kell. A biboldók vastagok. » (Sportès, 2014 : 65-66).

BIBLIOGRAPHIE

CALVET, L.-J. (1994). *L'argot*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».

CELLARD, J. (1985). *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*. Paris : Mazarine.

KASSAI, G. (2008). « Traduction et approximation ». In : É. OSZETZKY et S. STAN (dir.), *Itinéraires francophones*. Pécs : IMEA, 59-67.

LADMIRAL, J.-R. (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.

OSEKI-DÉPRÉ, I. (2010). « Traduction réaliste ou traduction relevante ? ». In : Ch. ZAREMBA & N. DUTRAIT (dir.), *Traduire : un art de la contrainte*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 45-56.

OUSTINOFF, M. (2012). *La traduction*. Paris : PUF, « Coll. Que sais-je ? ».

SPORTÈS, M. (2011). *Tout, tout de suite*. Paris : Fayard.

——— (2014). *Mindent, azonnal*, Trad. par I. Lőrinszky. Budapest : Park.

SZABÓ, D. (2011). « Dictionnaire de spécialité – dictionnaire général : Le problème des équivalents dans un dictionnaire d'argot bilingue ». *Revue d'Études Françaises*, N°16, 127-135.

VIAN, B. (1984). *Elles se rendent pas compte*. Paris : Eric Losfeld.

——— (2000). *Œuvres complètes*. Tome quatrième. Paris : Fayard.

——— (1992). *És mindez a nők miatt!*, Trad. par J. Barabás. Budapest : Láng Kiadó.

——— (2014). *Ki érti a csajokat*, Trad. par I. Lőrinszky. Budapest : Cartaphilus.

BDD-A15859 © 2014 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:27 UTC)